

afin de voler des bijoux pour elle. Mais Mathia, se sachant laide, s'habillait de couleurs sombres, et marchait dans la vie avec une gravité attristée.

Cependant, elle ne tarda point à comprendre qu'elle aurait sa part de bonheur. Dès que l'espoir de la maternité lui vint, sa vie fut changée.

Elle n'envia ni les coquettes filles de la tribu, ni les femmes qui la regardaient avec un dédain méprisant. Ne serait-elle pas bien vengée de ces misères quand elle aurait un bel enfant dans ses bras ? Elle vécut des mois entiers dans cette espérance, sentant son âme s'amollir, et son cœur se fondre au dedans d'elle-même. Si la troupe campait dans un village, Mathia rôdait autour des groupes d'enfants, les embrassant, leur parlant dans sa langue étrangement musicale, ressentant une joie extrême à les contempler, à entendre les grands éclats de leur joie. Elle songeait alors : mon fils aura les yeux de celui-ci... le sourire de celui-là... les cheveux frisés de cet autre... mon enfant sera fort et superbe ! et je paraîtrai belle quand je le tiendrai couché sur mon sein.

Mais lorsque les femmes voyaient Mathia la bohémienne s'approcher des petits sortant de l'école, ou jouant sur la route au milieu des vols effarés des oies, des canards et des poules, elles s'abattaient brusquement au milieu de la troupe d'enfants, les saisissaient par la main, en jetant sur Mathia des regards soupçonneux, et distribuaient d'une façon prodigue des gifles maternelles, afin d'inspirer aux innocents une salutaire horreur des femmes de bohème, capables de les voler pour en faire des larrons et des bateleurs.

Plus d'une fois, Mathia s'assit à terre, prise de chagrin, et versant de grosses larmes, quand elle comprenait quel soupçon on osait porter contre elle. Elle était alors tentée de s'écrier :

— Pourrais-je faire du mal aux enfants quand j'attends celui que je bercerai bientôt de mes chansons de tzigane.

Au fond de son âme, elle comprenait cette terreur des mères. Ne savait-elle point que plus d'une fois Raski avait entraîné de pauvres petits loin du pays et de la famille, pour les dresser à d'infâmes métiers ! Jamais elle n'avait consenti à se rendre complice d'enlèvements semblables. Elle aurait cru porter malheur à l'enfant qu'elle attendait toute palpitante, comme s'il allait lui apporter une revanche de sa jeunesse perdue, de sa vie manquée au gré de son cœur et de ses rêves.

Pendant une halte dans une ferme, où par hasard on avait consenti à leur donner l'hospitalité, Mathia mit Moreno au monde.

Depuis longtemps, ses doigts naïvement inhabiles à la couture assemblaient des lambeaux d'étoffe, confectionnant une étrange layette, qu'on aurait cru destinée au fils de quelque arlequin de la comédie italienne. Tout ce qu'elle pouvait se procurer de satins brillants, de soies vives, de franges d'or, de pasquilles s'étalait sur les bédouins et les petites robes. Elle eût voulu l'habiller d'un rayon de soleil, des nuances des fleurs des champs. Elle mendiait des bouts d'étoffe, des toiles fines, presque usées, pour les petits membres de celui qu'elle chérissait déjà passionnément. Plus d'une femme la faisait alors entrer chez elle, fouillant dans les armoires, et lui livrant des paquets de vieux vêtements. En reconnaissance, la tzigane prédisait à la ménagère compatissante la destinée de ceux qu'elle aimait ; elle regardait dans les astres étudiait les lignes de la main, faisait bouillir des herbes et combinait des parfums, afin de chercher dans le vol léger de la fumée une indication sur l'avenir.

Raski attendait son fils plus stoïquement, et riait des préoccupations de Mathia.

Est-ce que dans la tribu on avait coutume de s'occuper autant de la naissance d'un enfant bohème ?

Sa mère, au moment où il poussait son premier cri, l'enveloppait d'un lambeau quelconque, le cachait dans son giron, et, durant une année, elle le devait porter, tantôt à son sein, tantôt sur son dos.

De l'heure où il pouvait marcher, le sentiment de la maternité s'affaiblissait. Les hommes s'emparaient de l'enfant, et commençaient son éducation. Il fallait qu'il apprit à escalader les murs, à forcer les portes d'un poulailler, à étrangler la volaille ; à insinuer ses petites mains dans les poches des paysans les jours de foire. Plus tard, le garçon bohème apprenait à limer les dents des chevaux, à changer, au moyen d'ingénieuses teintures, la couleur de leurs robes, afin que ce maquillage rendit impossible à leurs propriétaires de les reconnaître. L'adolescent devenu homme, la mère devenait pour lui une créature comme presque toutes les autres. D'amour il n'en gardait guère, apprenant le dédain pour la femme, en même temps que l'admiration pour ce qui est hardi, fort et beau. L'enfant tzigane aurait rougi de rechercher la société de sa mère.

Les femmes se résignaient, mais le combat était souvent difficile et dur. Mathia en avait vu pleurer.

Mais quand elle tint son enfant contre sa poitrine, quand elle sentit le souffle frais du petit être passer sur elle comme un rafraîchissement et une compensation de ce qu'elle avait enduré, de ce qu'elle souffrirait encore, Mathia ne songea point qu'un jour on le lui prendrait ; elle se dit seulement qu'elle allait le garder sur son sein

comme un bouquet, durant des mois et des mois encore. Raski vint voir son fils le trouva superbe et comme les bohémiens se trouvaient aux environs d'une ville dont l'exploitation promettait de beaux profits, toute la troupe but à Mathia pâlie, à Moreno ouvrant de grands yeux noirs étonnés, déjà graves, et ne semblant avoir peur ni des visages basanés, ni des cris rauques. Raski humecta de vin et d'eau-de-vie les lèvres de son fils, et le petit ne pleura pas.

— Il deviendra un fameux romanichel ! dit-il.

Mathia fut heureuse, Raski se montra moins dur. La mère se fit coquette pour l'enfant. Elle eut souvent un beau sourire sur les lèvres. Pendant les longues haltes, elle improvisait pour lui des couplets interminables, racontant le bonheur d'une femme qui tient dans ses bras le plus joli des fils de bohème. Cette ignorante trouvait des mots charmants, des expressions exquises. La poésie lui venait avec un afflux de joie. Durant ses pérégrinations sans fin à travers la France, elle le portait sur son dos, dans une sorte de corbeille ; quand il fut plus fort, elle noua ses bras à son cou, et sentait doubler ses forces sous la pression tendre de ce vivant collier. Oh ! comme elle aurait souhaité qu'il ne grandît point et qu'on la laissât chargée de ce doux fardeau d'amour ! Mais le père voulut l'avoir à son tour, et il sembla à Mathia qu'il le lui volait. Ce fut une lutte sourde, dans laquelle elle eut le dessous, et dont elle garda une profonde rancune.

Moreno apprit la science du mal avec une rapidité qui l'épouvanta. Oh ! c'était bien un Raski, ce Moreno, et le père en devenait fier. Il était de ceux dont on fait les chefs ; plus tard, lui aussi se mettrait en tête d'une troupe de romanichels pour exploiter la France.

Sans doute Mathia voyait toujours son fils ; elle l'attirait près d'elle, le disputait à Raski ; mais l'enfant, bohème jusqu'au fond de l'âme, se trouva bientôt presque humilié de rester près de sa mère. Il préférait la société des hommes. Elle ne savait que l'embrasser, l'aimer avec adoration ; les hommes lui enseignaient leur art diabolique, fait d'astuce et d'audace. On applaudissait à ses efforts. On lui tendait des verres remplis d'eau-de-vie, comme à un homme. Il se sentait grandir, devenant fier et faisant déjà son jeune coq. Alors Mathias pleurait ; la maternité agonisait pour ainsi dire en elle. On lui dérobait la fleur de son sang, le fruit de sa chair.

Déjà dans cette tendresse, elle tomba dans une tristesse morne, le sourire s'effaça de ses lèvres, elle ne trouva plus de chansons, et, vieillie avant l'âge, elle se confondit avec les femmes de la tribu qui ont dit adieu aux rapides bonheurs de leur existence opprimée. On la vit ployer le dos sous les piquets de la tente, s'abandonner à tous ces labeurs, supporter les brusqueries et les brutalités de Raski, et ne plus se compter elle-même.

Nul ne la plaignait ni ne la consolait.

Les autres femmes n'avaient-elles point traversé les mêmes phases douloureuses ? avec plus ou moins d'intensité sans doute ; mais enfin, elles en avaient pâti. Maintenant, elles n'y songeaient plus. Quelque chose s'étaient brisé en elles ; aussi, ne pouvaient-elles compatir aux regrets de Mathia.

Un jour, celle-ci crut que le ciel s'ouvrait de nouveau

Un nouvel espoir lui revenait.

Cachant son secret comme un crime, elle vécut dans une joie d'autant plus intime qu'elle demeurait plus mystérieuse. Ce fut seulement à l'heure où il lui fut impossible de dissimuler son bonheur qu'elle l'avoua à Raski.

Cette fois la pensée d'avoir un autre enfant n'exerça aucune influence sur le romanichel. Moreno suffisait à ses instincts de paternité. Mathia ne s'affligea point de trouver son mari dans ces dispositions. Loin de là, elle fut tentée de s'en réjouir. On la vit recommencer les enfantillages de la première layette et retrouver dans son cœur les tendresses dont Moreno n'avait pas su comprendre la puissance. Elle chanta encore durant les haltes. Le plus souvent elle s'éloignait de ses compagnes afin de s'abandonner pleinement à ses songeries. Le dur commandement de Raski, la voix aigre de Voïna l'arrachaient trop vite à son repos. Elle obéissait d'une façon machinale, presque sans comprendre : sa pensée demeurait fixée sur le même objet.

Un jour, durant une marche qui avait été longue et pénible, Mathia tomba de fatigue sur le bord d'un fossé ; Raski se trouvait d'un humeur détestable.

Une affaire de maquignonage ayant manqué, le laissait sans argent, il lui tardait d'arriver à la fin de l'étape, et attribuant à la paresse, dont chacun accusait Mathia, son refus de poursuivre la route, il lui asséna sur les épaules un coup de bâton terrible, suivi bientôt de traitements odieux.

— Grâce ! répétait Mathia, grâce !

En vérité, l'infortunée ne songeait guère à elle en implorant, pour la première fois, la pitié de son mari. Mais il lui semblait que chaque coup tombant sur elle trouvait son douloureux écho dans son sein.

RAOUL DE NAVERY

A suivre